



**HAL**  
open science

## “ Les étudiants allemands, la mémoire de la Grande Guerre et le militantisme nazi ”

Christian Ingrao

► **To cite this version:**

Christian Ingrao. “ Les étudiants allemands, la mémoire de la Grande Guerre et le militantisme nazi ”. 14-18. Aujourd’hui, Today, Heute. Pour une histoire religieuse de la guerre, 2002. halshs-03101226

**HAL Id: halshs-03101226**

**<https://shs.hal.science/halshs-03101226>**

Submitted on 7 Jan 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Christian Ingrao

**ÉTUDIANTS ALLEMANDS, MEMOIRE DE GUERRE ET MILITANTISME  
NAZI.  
ÉTUDE DE CAS.**

L'une des questions les plus cruciales posée par l'histoire sociale allemande après la seconde guerre mondiale est sans doute celle du processus de radicalisation ayant conduit les élites allemandes à consentir à la politique nazie, à y participer, voire à l'inspirer. Le grand livre de Walter Struve, *Elites against Democracy*, les études de Michael Kater et de bien d'autres historiens ont contribué de façon décisive à la formation d'un consensus sur la chronologie politique et les explications d'ordre économique et social de cette adhésion des élites au National-socialisme<sup>1</sup>.

Dès 1920, en effet, la Ligue des organisations étudiantes allemandes passa sous le contrôle d'organisations d'extrême droite comme le *Deutsche Hochschulring*. La véritable prise de pouvoir des nationalistes radicaux intervint cependant un an plus tard, lorsque le DHR gagna les élections étudiantes à la majorité des deux tiers. Au centre des débats se trouvait la question de l'accès, pour les étudiants d'origine juive, aux Guildes étudiantes. L'assemblée décida que les candidats à l'entrée dans ces Guildes avaient dorénavant à fournir des documents généalogiques prouvant qu'ils n'étaient pas juifs. Au congrès de

---

<sup>1</sup> Walter Struve, *Elites against Democracy. Leadership Ideals in Bourgeois Political Thought in Germany 1890-1933*, Princeton, Princeton University Press, 1973 ; Michael Kater, *Studentenschaft und Rechttradikalismus in Deutschland, 1918-1933. Eine Sozialgeschichtliche Studie zur Bildungskrise in der Weimar Republik*, Hambourg, Hoffman und Campe, 1969 ; Norbert Kampe, *Studenten und "Judenfrage" im Deutschen Kaiserreich. Die Entstehung einer akademischen Trägerschicht des Antisemitismus*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1987 ; Geoffrey Giles, "The Rise of the National Socialist Student's Association and the Failure of Political Education in the Third Reich" in Peter Stachura (éd.), *The Shaping of Nazi State*, Londres, Croom Helm, 1978 ; Michael Steinberg, *Sabers and Brown Shirts. The German's Students Path to National Socialism 1918-1945*, Chicago, Chicago University Press, 1977.

Spandau, en 1922, la direction de la Ligue fit l'objet d'une motion de défiance, et une nouvelle direction, dans laquelle les étudiants *völkische* étaient majoritaires, fut élue. Les organes de représentations des étudiants, c'est-à-dire des élites politiques et sociales en devenir, étaient ainsi entre les mains d'activistes *völkische*, une année seulement après que la majorité des Chambres locales de représentations étudiantes générales (*Allgemeine Studentische Ausschuß*) fussent tombées l'une après l'autre entre les mains des nationalistes radicaux, par le biais des élections. Les taux de participations record (plus de 70 % de moyenne), et la durabilité de cette domination *völkische* laissent à vrai dire peu de doute sur la profondeur du processus de radicalisation étudiantin. Même si le grand historien berlinois Friedrich Meinecke a pu écrire que seuls 400 des 10 000 étudiants berlinois étaient *völkische*, plus de 50% des étudiants de toute l'Allemagne avait ainsi expressément voté pour les radicaux. En 1921, même si tous les étudiants allemands n'étaient pas tous des militants nationalistes et antisémites agressifs, la majorité silencieuse avait voté sans aucune ambiguïté : elle soutenait les groupes *völkische*<sup>2</sup>.

Malgré leur intérêt à délivrer un récit précis de ce processus de radicalisation, ce type d'approche chronologique et cette histoire sociale n'en restent pas moins descriptifs, et ne parviennent pas à saisir les facteurs conditionnant le processus. Pour tenter de les saisir, l'une des options consiste à réduire les ambitions et l'échelle de l'enquête : accepter de perdre le critère de validité générale de l'analyse pour tenter de saisir au cœur les facteurs de la radicalisation à une échelle plus restreinte.

Il s'agit ici de tenter, au travers de quelques biographies, d'étudier la relation entre l'expérience de guerre, sa transmission dans l'Allemagne de l'après Grande Guerre, et son impact sur l'expérience militante des étudiants durant ce

---

<sup>2</sup> N. Kampe ; *Studenten und Judenfrage*, *op. cit.* ; Friedrich Meinecke, "Der Geist der akademischen Jugend in Deutschland. Zur Erklärung der politischen Ursachen des Rathenau-Mordes (1922)" in Georg Potoski (éd.) *Friedrich Meineckes politische Reden und Schriften*, Darmstadt, 1968, p. 338 — 343 ici p. 340. Résultats des scrutins in J. H. Mitgau, « Studentische Demokratie », in *Süddeutsche Akademische Stimmen*, 1/3/1921, *Nachrichtenblatt des DHR*, février/mars 1921.

que les Allemands appelaient alors l'*Abwehrkampf*, c'est-à-dire les multiples troubles que connut l'Allemagne dans les années suivant la défaite de 1918. La nouvelle histoire de la Première guerre mondiale, qui propose une interrogation de type culturelle, a montré que l'une des caractéristiques fondamentales de la Grande Guerre résidait dans les pratiques de mobilisation des esprits au service de l'effort de guerre. Dans cette optique, une interrogation sur le devenir des représentations générées par cette pratique de mobilisation culturelle pourrait bien être capitale pour comprendre le processus conduisant à l'apparition des pratiques militantes *völkische* et à la conquête par les étudiants nationalistes radicaux de la majorité des sièges dans les instances corporatistes dirigeantes. La question de la « démobilisation culturelle »<sup>3</sup>, c'est-à-dire de la décristallisation de ces représentations ou, en l'occurrence, de leur persistance, pourrait ainsi permettre de proposer une nouvelle lecture du militantisme nazi et de ses contenus, pour rendre compte de l'attractivité particulière qu'a exercé le système de croyances nazi sur les jeunes étudiants radicaux qui firent leurs premières expériences politiques dans une Allemagne troublée.

### **Expérience de guerre et comportements politiques étudiants : la transmission de la culture de guerre**

Parmi les activistes étudiants qui imposèrent la ligne des groupes *völkische* au Congrès d'Erlangen en 1921, l'un des plus jeunes et des plus radicaux des étudiants présents se nommait Werner Best. Il était membre du *Deutsche Hochschulring* (DHR) depuis 1919 et était par ailleurs membre actif des *Deutsche Jungnationalen*. Best écrivit après la guerre de nombreux *Lebensläufe*,

---

<sup>3</sup> L'expression est de John Horne, « Remobilizing for 'Total War': France and Britain, 1917-1918 » in John Horne (éd.), *State, Society, and Mobilization in Europe during the First World War*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.

sorte de récits de vie, qui donne de nombreux détails sur son enfance et le début de son itinéraire politique.

Werner Best, auquel Ulrich Herbert a consacré une brillante biographie<sup>4</sup>, est né à Darmstadt dans une famille de la moyenne bourgeoisie. Dans ces récits de vie, il décrit une enfance protégée et heureuse, jusqu'au déclenchement de la Grande Guerre. Son père, incorporé dès le début du conflit dans l'armée d'invasion de la Belgique, fut blessé et mourut dans un hôpital de l'arrière à Trier. L'expérience fondatrice de la guerre est pour lui celle du deuil et de la perte, et la manière dont il la décrit peut nous aider à comprendre le processus que nous nous proposons d'étudier. Dans un *Lebenslauf* écrit en 1947, l'ancien adjoint de Reinhard Heydrich écrivait en effet :

« La mort en héros de mon père me laissa livré à moi-même à l'âge de onze ans. Ma mère s'effondra et chercha auprès de nous plus de soutien qu'elle ne pouvait nous en assurer. C'est la raison pour laquelle nous avons été élevés plus par la tradition familiale que par la famille elle-même. Mon père nous avait laissé une lettre dans laquelle il nous recommandait notre mère, et nous exhortait à devenir des Hommes, des Allemands, des patriotes. J'avais onze ans et je me sentais responsable de ma mère et de mon jeune frère. Et, à l'âge de quinze ans, je me sentais responsable de la réorganisation de l'Allemagne »<sup>5</sup>

Nous avons ici une première description d'une expérience de guerre enfantine. Il faut cependant noter que la description du deuil semble être plus atténuée que soulignée : Werner Best oublie notamment de préciser à son lecteur que la mort en guerre de son père fut très rapidement suivie de celle de son grand père, et qu'elle fut sans doute causée par le choc causé par le premier décès. Les deuils, ici, se surajoutent l'un à l'autre pour faire de cet épisode de la vie de Best un événement traumatique matriciel. En second lieu, ce document illustre un fait déjà souligné par Stéphane Audoin-Rouzeau dans ces travaux sur l'enfance en guerre : Werner Best se considère — et est considéré — comme un acteur à part entière de la guerre. En exhortant l'enfant Werner Best à devenir « un Homme,

---

<sup>4</sup> Ulrich Herbert, *Best, eine Biographische Studien über Radikalismus, Weltanschauung und Vernunft*, Bonn, Dietz, 1996, 695 p. Ouvrage majeur de l'historiographie récente sur le nazisme, cette biographie ne relève cependant pas la très grande prégnance de la culture de guerre dans l'imaginaire de Werner Best. C'est ce que tente de faire cet article, tout en notant qu'une telle réflexion eut été impossible sans sa publication.

<sup>5</sup> *Lebenslauf* Best, 1947, cité in Herbert, *op. cit.* p. 47.

un Allemand, un patriote », son père l'assimilait aux soldats du front. L'enfant se trouvait ainsi confronté à ce qui fut sans doute l'une des caractéristiques les plus spécifiques de la culture de guerre du premier conflit mondial : la tentative, faite par toutes les sociétés belligérantes, d'intégrer plus ou moins symboliquement le monde enfantin à l'effort de guerre. Au-delà de l'expérience de guerre, au-delà même du trauma et du deuil, Werner Best avait le désir, après le second conflit mondial, d'apparaître comme un jeune patriote, responsable et rationnel. Cette représentation devait servir à justifier son engagement dans le nazisme, avec l'objectif de minimiser le rôle de ce dernier, voire d'en justifier certains aspects. De tels documents devaient en effet servir de pièce à décharge face à la justice danoise et allemande devant lesquelles il devait répondre de ces actes, mais aussi — et sans doute surtout, dans son esprit — devant l'histoire. Sa thèse principale voulait qu'il n'eût fait que son devoir. Au-delà de l'évidente déformation rhétorique, n'était-ce pas là la simple répétition d'un slogan d'une extrême banalité dans cette culture de guerre née au sein de la Grande Guerre ? Le fait le plus important, me semble-t-il, est que Werner Best a intériorisé au plus profond les principaux éléments de la culture de guerre, et que, croyant livrer une justification du nazisme, il livre involontairement une description idéal-typique de la culture de guerre enfantine du premier conflit mondial, que l'on retrouve par exemple dans sa description de la défaite.

« Que la fin de la guerre, la révolution de Novembre — même dans la forme extrêmement atténuée qu'elle avait prise à Mayence — et surtout l'occupation de la ville avaient été surprenantes et douloureuses !

Le fait que tous les sacrifices devaient avoir été inutiles me semblait inimaginable. Et quand les conditions de l'armistice de Compiègne furent connues, j'étais tellement persuadé qu'elles ne pouvaient être acceptées et que la guerre devait être continuée que — du haut de mes 15 ans — je me décidai avec un ami à aller jusqu'au Rhin pour me joindre à une troupe qui irait continuer le combat. »<sup>6</sup>

Bien entendu, le jeune Werner Best n'était pas en mesure de « continuer le combat », en premier lieu parce qu'il n'y eut pas de continuation du combat. La seconde raison, sans doute, réside dans le fait qu'il n'était qu'un très jeune

---

<sup>6</sup> *Lebenslauf* Best, 1965, cité in Herbert, *op. cit.*, p. 48.

lycéen, et qu'il ne pouvait de ce fait être incorporé dans les Corps francs qui recrutèrent partout en Allemagne parmi les étudiants notamment, pour partir défendre la Baltique, la Haute Silésie et combattre les émeutes révolutionnaires qui éclataient partout en Allemagne. Quelques mois plus tard, en tout cas, Werner Best refusait de recevoir d'un officier français membre des forces occupantes un prix d'excellence scolaire. Bien que cet événement fût banal, Werner Best s'attachait, dans tous ses récits de vie, à rappeler cette « action héroïque » : le fait de refuser ce prix relevait pour le jeune garçon d'une volonté de continuation de la lutte. Quelques mois seulement après la défaite, Best rejoignit les rangs des *Deutsche Jungnationalen* de Mayence. Ce fut son premier pas en politique, bientôt suivi de son adhésion à de nombreux groupes nationalistes radicaux. Une fois son baccalauréat obtenu, Werner Best s'inscrivit dans les universités de Francfort, Fribourg et Gießen et adhéra dans le même mouvement au DHR en 1921. Le processus de radicalisation des étudiants était à ce moment-là déjà en cours, et le DHR partout présent en Allemagne. Celle de Best, en tout cas, était déjà sensible : il était membre du *Deutschvölkische Schutz- und Trutzbund*, une ligue nationaliste radicale antisémite. Il fut par ailleurs l'un des acteurs, on l'a déjà dit, de l'inscription dans le paysage institutionnel étudiant du processus de radicalisation. Peut-on réellement séparer ces luttes politiques de l'expérience de guerre ? La frustration engendrée par la défaite peut-elle à elle seule rendre compte du lien entre expérience de guerre et militantisme nazi ? Pour tenter d'apporter un élément de réponse à ces questions dans le cas de Werner Best, il convient de se pencher quelque peu sur le contexte dans lequel intervint ce processus de radicalisation. Werner Best l'exprime de manière forte dans ces récits de vie : l'expérience de la défaite se confond avec celle de vivre avec l'ennemi. L'un des termes qu'il emploie dans le texte cité plus haut est celui d'« occupation », bien que les troupes françaises et belges ne fussent pas restées longtemps stationnées à Mayence et à Francfort. En effet, elles occupaient certes une large part du

territoire rhénan, mais se cantonnaient à la rive ouest du Rhin. Un pas en avant dans l'occupation du territoire allemand fut franchi avec l'occupation de la Ruhr, qui intervint deux années après l'entrée de Best au sein du DHR. Au moment où les troupes franco-belges envahissaient pour la seconde fois le territoire allemand, Best écrivit un article décrivant ce qu'étaient pour lui les enjeux de cette invasion :

« *Komilitonen* ! C'est de nouveau la guerre. L'ennemi est au cœur de l'Allemagne... Chaque Français, chaque Belge est notre ennemi, membre d'un peuple qui s'est placé hors de tout Droit et de toute moralité. Tout Allemand qui leur apporte un quelconque soutien, les tolère dans sa maison, les traite également, tombera sous le coup de la Vehme »

Nous voici confrontés à un ambitieux plan français d'extermination (*Vernichtungsplan*). Notre gouvernement est, dieu merci, résolu à la résistance. Il ne fait là que ce qui est seul possible et pensable. Le peuple, lui aussi, vit avec la même volonté. La social-démocratie craint dans tous les cas l'union nationale et sabote partout où elle le peut. Il s'agit maintenant de rendre claire à notre peuple les conséquences et l'invariabilité du plan d'extermination français, qui pousse maintenant à sa conclusion. Résistance et combat ou anéantissement (*Vernichtung*) sans merci ! Pour nous plus que jamais, vaut une seule chose : Être prêt est tout. »<sup>7</sup>

La défaite constituait certes pour Werner Best un élément fondamental de son système de représentations, mais la manière de l'appréhender était plus importante encore : le terme de « plan d'anéantissement » ou de « plan d'extermination » n'était pas employé par lui par hasard, et Best décrivait plus avant ce en quoi consistait selon lui ce plan :

« Le 4 février, les Français sont entrés en Bade. Leur but est de partager l'Allemagne en trois parties, une, la plus grande possible, à l'Ouest sous protectorat français, un Sud influencé par la France et un reste prussien, destiné aux appétits des Polonais. Le dénouement de la guerre mondiale a lieu aujourd'hui. Il s'agit d'y lancer nos dernières forces, physiques mais plus encore, morales... »<sup>8</sup>

La destruction n'était pas en l'occurrence simplement une menace d'ordre politique. Aux yeux de l'étudiant, l'Allemagne était sous le coup d'une menace mortelle, en tant qu'État et en tant que territoire, mais aussi en tant que population, car les troupes stationnées en Rhénanie étaient pour partie des troupes coloniales. Pour lui, la dilution raciale faisait partie du plan français de

---

<sup>7</sup> Werner Best, article du *Rheinlandumschau*, Nr 6, 10 — 25 janvier 1923, p.64. Cité in Ulrich Herbert, *idem*, p.74.

<sup>8</sup> *Rheinlandumschau* N°7, 25/1 — 8/2/1923.



destruction de l'Allemagne, et l'angoisse qu'elle générerait ne doit pas être sous-estimée.

Pendant les quatre années de guerre, les populations allemandes avaient entendu que le conflit était un conflit défensif, que ce qui se jouait en son sein touchait aux intérêts vitaux de l'Empire, et qu'une défaite aurait signifié le triomphe de la Barbarie. Cette manière de penser le conflit contribua dans toute l'Europe à la cristallisation d'un consentement massif à la grande conflagration et à la violence extrême qui y présidait<sup>9</sup>. Elle généra aussi grandes attentes millénaristes et angoisses eschatologiques, lesquelles se cristallisèrent plus brutalement encore durant la période de troubles dans le cas allemand. Le texte de Werner Best est une illustration frappante de la persistance de la culture de guerre des années après la fin supposée du conflit. Comme si le jeune étudiant n'avait jamais cessé d'être en guerre, ou plutôt comme si la culture de guerre n'avait jamais cessé d'opérer dans son univers mental. Pour Best, l'invasion de la Ruhr n'était rien moins que la poursuite de la guerre, la confirmation de la volonté de destruction de l'Entente : l'indice de l'absence totale, chez lui comme chez les étudiants völkische qui se mobilisaient en faveur de la Rhénanie, de toute démobilisation culturelle.

Par-delà même cet indice de la non-démobilisation des esprits en Allemagne, il ne faut pas perdre de vue le cadre dans lequel Werner Best s'exprime. Les deux journaux dans lesquels il écrit sont des journaux d'étudiants, et cette activité d'auteur ou de journaliste est pour lui un acte militant : en d'autres termes, le militantisme est pour lui continuation du combat commencé par l'Allemagne en 1914. Par là, la militance semble avoir été une instance capitale de conservation de la culture de guerre de 1914-1918. Au-delà du cas de Werner Best, en effet, de nombreux étudiants vécurent leurs premières

---

<sup>9</sup> Voir là-dessus en général, Annette Becker, Stéphane Audoin-Rouzeau, *14-18. Retrouver la Guerre*, Paris, Gallimard, 2000, 272 p.

expériences militantes sur le mode de la continuation de la lutte engagée en 1914, et disaient guerre et militantisme dans le même mouvement, avec les mêmes mots. Reinhard Höhn, le futur chef du SD *Inland* (*Sicherheitsdienst*, service de sécurité de la SS) et titulaire de la chaire de droit public aux universités d'Iéna et de Berlin, résumait ainsi à son entrée dans la SS son itinéraire militant :

« j'entrais au lycée de Meiningen et développai de façon précoce une certaine compétence politique. Durant ces années, commença le combat contre l'ordure et la vermine, et je pris la tête du Cercle de la jeunesse de Thuringe. Je fus actif dans les mouvements de Jeunesse jusqu'à la Sixième classe. À ce moment là, eurent lieu les combats défensifs (*Abwehrkämpfe*) contre les communistes. J'ai été actif dans ces combats et je suis devenu membre du *Deutschvölkische Schutz- und Trutzbund* et j'ai été emprisonné [...] »<sup>10</sup>

Le parallélisme des itinéraires militants de Werner Best et Reinhard Höhn est frappant. Au-delà du processus de radicalisation, les mots de la militance sont ceux qui, quelques années plus tôt, servaient à décrire la Grande Guerre. Le militantisme, ainsi, est un moyen de la continuer, et contribue à la pérennisation de la culture de guerre dans l'Allemagne de Weimar. La façon dont Best et Höhn se représentent les événements du temps des troubles souligne bien le fait que les représentations de la guerre n'ont pas changé : sentiment d'une menace partout présente et angoisses apocalyptiques forment le paysage mental dans lequel évoluent les étudiants activistes *völkische*.

Dans les années 1930, même si une certaine normalisation diplomatique intervient, même si la situation politique intérieure allemande paraît moins tendue que dans les années qui suivent immédiatement la Grande Guerre, la crise économique remplaça le danger territorial. Malgré cette normalisation, la conviction de l'existence d'une menace partout présente demeurait largement diffusée, et s'incarnait maintenant dans la situation des minorités allemandes laissées à l'extérieur des frontières du Reich tracées à Versailles. Les corporations étudiantes allemandes se lancèrent alors dans une activité semi-

---

<sup>10</sup> *Lebenslauf* Reinhard Höhn, Bundesarchiv Berlin-Lichterfelde (dorénavant BABL), SSO (dossier personnel d'officier SS) Höhn.

clandestine de propagande en direction de ces communautés *volksdeutsche*, dans des campagnes de sensibilisation de l'opinion à ces communautés, constamment décrite à cette occasion comme soumise à la pression de gouvernements polonais, russes et tchèques dont l'hostilité envers la Germanité ne faisait aucun doute aux yeux des étudiants activistes allemands. L'angoisse de dilution de l'identité *volksdeutsche* en Europe centrale et orientale fut ainsi un facteur important de conservation de la culture de guerre au sein du militantisme étudiant. Après 1928, enfin, la NSStB — *Nationalsozialistischer Studentenbund*, Ligue des étudiants nationaux-socialistes — devint l'une des organisations les plus impliquées dans ce que l'on appelait alors le *Volkstumskampf* — le combat ethno-identitaire —, lequel prit de même une importance croissante dans la militance *völkische* et nazie. Ainsi transmise par cette rhétorique et ce militantisme, la Grande Guerre demeura présente durant toute la République de Weimar, sans qu'aucune démobilisation culturelle intervînt : la Guerre, en fait, n'avait jamais cessé pour les activistes étudiants.

### **Quête militante, mémoire de guerre et nazisme**

Le fait que le militantisme ait été vécu sur le mode de la continuation de la lutte par les étudiants allemands, que le processus de radicalisation des institutions étudiantes puisse être appréhendé comme le résultat de la transmission de la culture de guerre à la République de Weimar ne clôt pourtant pas notre interrogation. Même si la mémoire de guerre et la non-démobilisation des esprits ont joué un rôle important dans le processus étudiantin de radicalisation, on ne peut en conclure que la nazification était la seule voie possible de l'évolution politique des élites culturelles allemandes.

Le NSDAP, en effet, n'était qu'un mouvement parmi d'autres au commencement de ce processus. Treize années plus tard, pourtant, le parti avait

réussi à fédérer toute la nébuleuse *völkische* et représentait dorénavant, aux yeux de cette élite culturelle et militante, la seule voie possible pour les activistes de saisir de le pouvoir. Une telle évolution a pu être interprétée en des termes politiques ou sociaux. Il n'en reste pas moins qu'il peut s'avérer intéressant de prendre en compte les contextes mentaux dans lesquels se sont agencées ces évolutions.

Le cas de Werner Best peut ici encore être utile. Son attitude par rapport au nazisme était, en effet, relativement ambiguë. Il la décrit en ces termes dans l'un de ces récits de vie.

« Le début des années trente offrit moins que les années précédentes d'incitations et d'impulsions aux débats et aux considérations philosophico-idéologiques. Car la situation économique et, par là, politique de l'Allemagne devenait de plus en plus menaçante. »

« La publicité de masse du NSDAP et tout son style m'étaient antipathiques. Mais comme la première solution, celle de la „Révolution par en haut” ne se réalisait pas et devenait chaque jour plus improbable, les succès électoraux du NSDAP en Septembre 1930 démontraient qu'une possibilité existait, d'atteindre quelque chose par cette voie. J'entrais alors au NSDAP, sans connaître un seul dirigeant nazi, et presque sans jamais avoir assisté à une réunion, le 1 novembre, 1930, conscient de ma condition de « partisan de Septembre ». <sup>11</sup>

« Le programme du NSDAP ne me posait pas de problèmes car il correspondait avec tous les programmes des mouvements nationaux et *völkische* et n'était rien d'autre qu'une compilation de tendances alors dans l'air du temps... » <sup>12</sup>

Écrit après la Seconde guerre mondiale, ce récit de vie peut à bon droit être considéré comme une tentative de déculpabilisation de son auteur, et une tentative de banalisation du nazisme. Il souligne pourtant combien les étudiants tenants d'un nationalisme élitare pouvaient se sentir étrangers aux pratiques politiques mises en place par le mouvement de masse. Au-delà même des questions de stratégies électorales, se peut-il que le NSDAP ait pu exercer une certaine attraction sur les étudiants *völkische* ? Il est permis d'en douter, à lire le témoignage de Best. Pourtant, d'autres parties de ce document laissent une impression diamétralement opposée. Alors que Best avait décrit de façon quasi paradigmatique l'angoisse eschatologique qui avait saisi les activistes au début

---

<sup>11</sup> Best signifie par cette expression qu'il est entré à la NSDAP en *völkisch* opportuniste...

<sup>12</sup> Best, *Lebenslauf*, 1965. Cité par Ulrich Herbert, *op. cit.*, p. 102.

des années vingt, sa description des premières années du régime nazi livre une représentation de l'Allemagne et de sa situation métamorphosée.

« Les années 1933 — 1939 ont amené l'un après l'autre les succès, tous au profit du peuple allemand. Le danger mortel du chômage progressif fut surmonté. Tout le peuple, — particulièrement les ouvriers et les paysans allaient mieux que jamais dans notre histoire. Après la Révolution de 1933, la révolution la moins sanglante de l'histoire, les brimades dont l'Allemagne était victime du fait du traité de Versailles furent éliminées sans verser le sang. Seuls quelques groupes marginaux avaient à pâtir du nouveau régime... Face à ces dimensions positives, le fait de commettre des erreurs ou d'être arbitraire, faits sur lesquels on portait attention, paraissait, à n'en pas douter, être des erreurs de débuts, dues à la passion de la jeunesse, qui allaient rapidement, d'elle-même et de façon organique, être surmontées. »<sup>13</sup>

Le ton de Werner Best a considérablement changé, comme si les nazis avaient réussi, à ses yeux, à surmonter toutes les difficultés qui, quelques années plus tôt, menaçaient l'Allemagne. Au-delà de l'évidente volonté de justification personnelle de l'ancien criminel de guerre, la séquence « expérience de guerre, angoisse, ferveur » est loin d'être rare dès lors que l'on s'intéresse aux représentations cristallisées par la période allant de la défaite de 1918, et notamment dès lors que l'on se penche l'imaginaire des activistes étudiants. Comme si le nazisme avait exercé une fonction sotériologique à leurs yeux, comme s'il avait réussi à désangoisser ces militants.

Pour tenter de mieux saisir ce phénomène, il n'est pas inutile de se servir d'un autre exemple.

Otto Ohlendorf était lui aussi étudiant dans les premières années de la république de Weimar. Il est né en 1907, dans le Hanovre, et a étudié le droit et l'économie à Leipzig, Halle et Göttingen. Après ces études, il poursuit des recherches sous la direction de Jens Jessen à l'Institut d'Économie mondiale de Kiel, puis bibliothécaire de l'Institut des Sciences appliquées de Berlin. Il intègre le SD en 1938, et remplace Reinhard Höhn comme chef de service en 1939, avant d'être envoyé en Russie avec la direction de l'*Einsatzgruppe D*, à la

---

<sup>13</sup> Best, *Lebenslauf*, 1946, cité par Herbert, *Best, op. cit.*, p. 202.

tête duquel il dirige le massacre de 92 000 Juifs<sup>14</sup>. Inculpé de crimes contre l'humanité, il est jugé par un tribunal militaire américain à Nuremberg et met en place une habile défense factuelle. Au-delà même de cette défense, cependant, Ohlendorf fait, aux derniers jours du procès, juste avant le verdict, une déclaration dans laquelle il tente de restituer son interprétation de l'apparition et du succès du nazisme. Le 13 février 1948, parlant en son nom, au nom de sa génération et au nom de l'Allemagne, Ohlendorf fait ainsi la déclaration suivante :

« S'il plaît au Tribunal, toute la littérature sérieuse traitant du National-Socialisme, et particulièrement la littérature religieuse, s'accorde à faire du National-Socialisme non pas une cause, mais une conséquence d'une crise spirituelle. Cette crise [...] revêt deux aspects. Il s'agit d'une part d'une crise spirituelle et morale, et d'autre part, d'une crise politique et sociale.

[...] Ma génération a estimé que ce délabrement spirituel, religieux et social avait un effet profond, quand elle est devenue consciente des conditions sociales qui l'entouraient. Il n'y avait pour elle aucune valeur qui ne soit critiquée. 30 partis ou plus se disputaient le pouvoir étatique et représentaient des intérêts opposés. Cette génération ne s'est pas vue offrir d'idée incontestée lui apprenant à vivre en tant qu'être humain. Son futur social était sans espérance. Il est compréhensible, dans ces conditions, que cette génération n'a pas regardé la richesse comme un but. De fait, la richesse matérielle est devenue une notion problématique après l'inflation, la crise financière et les années de trouble économique, pendant lesquelles des fortunes centenaires avaient été réduites au néant.

Ils [les hommes de cette génération] recherchaient un support spirituel, un but derrière le système social dans lequel ils étaient nés, un but qui leur promettait une véritable dignité humaine, de véritables buts humains, ainsi qu'une base religieuse et spirituelle pour leur développement d'être humain. Cette génération, par ses souffrances, est devenue trop réaliste pour croire qu'en cette période de l'histoire, elle trouverait la morale et la base sociale nécessaire à son existence d'être humain [...] Ainsi, il devient compréhensible que cette génération cherche de nouvelles valeurs religieuses »<sup>15</sup>

Bien que cette déclaration d'Ohlendorf ne soulignât pas le déterminisme racial qui constituait le fondement de la croyance nazie, ni l'angoisse eschatologique qui avait saisi l'activiste étudiant qu'il était durant la République de Weimar, Ohlendorf donnait dans cette déclaration une représentation fidèle de son angoisse de déréliction sociale et nationale. Confronté à ce sentiment, le général

---

<sup>14</sup> BABL, SSO Ohlendorf. Christian Ingrao, *Les intellectuels du SD 1900-1945*, thèse dactylographiée, Amiens, 2001, p. 208-213 et p. 607-617

<sup>15</sup> Ohlendorf, déclaration du 13/2/1948, TWC, Fall IX, folio 386-391, cité in Ibid.

SS tentait ensuite d'exprimer la dimension sotériologique assumée par le nazisme :

“D'un autre côté, la dépendance de chaque individu à la constitution et aux conditions d'existence de la société, de l'État, de la Nation dans lequel il vit était beaucoup trop importante pour cette génération pour qu'elle ne se mette à chercher les buts et les moyens de remplacer la domination changeante des groupes d'intérêts par un ordre qui serait basé sur une conception globale, en relation avec tous les individus, sans se soucier de leur statut social. C'est cette idée que nous avons trouvée dans le National-Socialisme, et nous avons compté sur lui pour nous fournir la base d'un ordre nouveau. Ce n'est pas par frivolité que nous parlions du Reich Millénaire, car nous savions que les grands développements de l'humanité prennent des siècles et même des millénaires pour mûrir et donner naissance aux développements les plus neufs.

De ce fait, nos esprits n'étaient pas impatients, mais nous étudions l'histoire de l'espèce humaine, histoire religieuse comprise, ainsi que les hauts et les bas des États et Nations dans le but de trouver une idée susceptible de nous guider dans les déclin et les montées en puissance des peuples, les indications qui nous permettraient d'accomplir l'exigence de notre temps, provoquée par les expériences et les souffrances de l'histoire. De cette quête en l'histoire, nous avons retiré la certitude que les grandes questions religieuses, les grands problèmes moraux et éthiques flanquent les événements actuels de portée historique.”

Ohlendorf parle ici devant une cour de justice qui, il ne pouvait l'ignorer — allait certainement le condamner à mort. Malgré ce fait, Ohlendorf continuait à tenter de justifier le nazisme, omettant très consciemment, durant toute sa déclaration, d'évoquer les massacres dont il était responsable. Ce que par contre il ne voulait pas taire, et qu'il voulait exprimer en dernière instance à ses juges, était la ferveur profonde que lui avait procurée la croyance nazie. Il décrivait d'une part sa génération comme désespérée et d'autre part un nazisme qui semblait transformer son angoisse de déréliction en l'attente d'un nouvel ordre. Après avoir pensé que l'Allemagne était encerclée par un monde d'ennemi qui appliquait contre elle un plan de destruction incarné dans la guerre et le temps des troubles, Ohlendorf, comme peut-être toute la génération au nom de laquelle il s'adresse à ses juges, avait trouvé dans la croyance nazie une grille de lecture qui donnait sens aux événements, leur conférait la cohérence générée par le déterminisme racial et montrait par ailleurs la voie vers le Salut. Cet effet inattendu de la croyance nazi, consistant à transmuter l'angoisse eschatologique en attente millénariste constitue sans doute le cœur de l'indéniable attraction

exercée par elle sur les jeunes élites universitaires allemandes : le nazisme comme catharsis, comme « promesse de règne »<sup>16</sup>, espérance chevillée à l'âme et au corps de ces militants.

Le texte de Werner Best cité plus haut, bien qu'il ne mentionne pas avec la même clarté l'espérance millénariste, soulignait la dimension cathartique de l'intériorisation de la croyance nazie, en insistant d'une part sur la disparition quasi miraculeuse — grâce au nazisme selon Best — de la menace dirigée contre l'Allemagne. Dans son cas, tout comme dans celui de Ohlendorf, le nazisme avait assumé une fonction de désangoissement qui peut rendre compte de la ferveur que trahissaient les pratiques militantes nazies.

Tous les étudiants allemands ne devinrent certes pas des intellectuels SS, mais il n'en reste pas moins que Best et Ohlendorf ne furent pas des exceptions, des individualités isolées : la massivité du soutien étudiant aux formations *völkische* souligne la très grande diffusion des mécanismes mentaux issus de la Grande Guerre, conservés dans la république de Weimar, et à l'œuvre dans les itinéraires des deux intellectuels nazis. La présence d'un groupe très important de diplômés de l'université au sein de l'appareil répressif nazi, sous les ordres mêmes de ces hommes, ainsi que le caractère profondément militant du recrutement au sein de ces organes constitue par ailleurs un indice tangible de l'attractivité du système de croyances nazi vis-à-vis des jeunes activistes allemands.

La culture de guerre, ainsi, s'était maintenue pratiquement inchangée durant toute la période de la République de Weimar. Ce système de représentation qui donnait sens à la Grande Guerre généra une angoisse eschatologique profonde, qui devait être canalisée. Le militantisme *völkisch*, conçu cette fois tout à la fois comme une pratique politique et comme un phénomène mental, n'était rien

---

<sup>16</sup> L'expression est d'Alphonse Dupront, *Le mythe de Croisade*, Paris, Gallimard, bibliothèque des Histoires, 1997, 1210-1211, qui l'emploie à propos de l'URSS révolutionnaire.



d'autre qu'un cadre d'interprétation et de comportement au sein duquel ils pourraient tenter de prévenir la menace qu'ils avaient décelée pendant et après la guerre : il était invariablement conçu comme un comportement défensif, en stricte continuité avec la Grande Guerre. Parmi les multiples formations composant la nébuleuse *völkische*, le NSDAP était le plus apte à fédérer les énergies nationalistes radicales en raison de la cohérence interne qu'apportait le déterminisme racial à son dogme. Ce dernier, en effet, donnait sens au monde, à l'histoire, à soi. L'intériorisation du nazisme impliquait par ailleurs celle de l'attente millénariste de l'avènement de la *Volksgemeinschaft*, cette communauté utopique harmonieuse, dont la fondation devait intervenir dans ces territoires conquis à l'Est qui devaient être réorganisés, repeuplés, regermanisés. Et c'est précisément au moment où jamais cette espérance n'avait semblé aussi proche aux yeux des SS que l'un de ces anciens étudiants *völkische* formula l'expression la plus caractéristique du mécanisme mis au jour ici.

Siegfried Engel était l'un de ces étudiants qui s'était engagé dans le *Volkstumskampf*, ce combat ethno-identitaire mené par les *Volksdeutsche* en dehors des frontières du Reich amoindri par Versailles. Il était historien, et avait écrit une thèse sur les relations entre l'Autriche et la Russie au moment de la rupture de la Triple Alliance, et avant la formation de l'Entente. En d'autres termes, il avait consacré son travail de doctorat aux causes diplomatiques de la Grande Guerre, tout en menant un certain nombre d'opérations de propagande dans les communautés *volksdeutsche* des frontières est. Parallèlement, ils participaient aux réseaux semi-clandestins des *Volksdeutsche Forschungsgemeinschaften*, ces cercles de recherche historique qui tentaient en sous-main d'écrire une historiographie pouvant légitimer les prétentions allemandes à la révision du traité de Versailles. Intégré au SD, il prit en charge toute la formation théorique et idéologique de la Gestapo et du SD, avant de

partir diriger des exécutions de civils dans le nord de l'Italie en 1944<sup>17</sup>. Au zénith de la domination nazie en Europe, en janvier 1942, il prononçait un cours sur la Guerre de Trente ans. Dans sa conclusion, Engel déclarait ainsi :

« Bien que 300 ans se soient écoulés depuis l'époque de la Guerre de Trente ans, le problème politique et le but de nos ennemis est resté le même : la partition définitive de l'Allemagne, l'anéantissement du Reich.

*A posteriori*, on peut caractériser la Guerre de Trente ans comme la première guerre de Trente ans [...]

L'époque de 1789 — 1815 représente la seconde guerre de trente ans, c'est-à-dire 'époque de la grande révolution française et de la guerre de libération allemande.[...].

La troisième guerre de trente ans a commencé en 1914. La première guerre mondiale n'a pas apporté la décision. L'époque de l'apparent silence des armes de 1919 à 1939 a été la continuation de la guerre par d'autres moyens : un combat politique. Là dessus s'ajoutèrent des luttes ouvertes du Reich, à l'Est contre les Polonais, et à l'Ouest, contre la France dans la Ruhr.

Aujourd'hui, en 1942, nous sommes entrés dans le dernier stade de cette troisième guerre de trente ans.

La paix à venir, qui conclura victorieusement la troisième guerre de trente ans et, par là le combat triséculaire pour l'unité allemande, amènera simultanément le dépassement définitif de la paix de Westphalie de 1648 et cette fois — nous le savons tous — il n'y aura pas de demi-mesure »<sup>18</sup>

Engel disait ici tout à la fois l'immanence biologique de l'ennemi, l'angoisse eschatologique, mais aussi l'espérance de l'avènement impériale, la promesse du Millenium, que lui avait apporté la croyance nazie. Il prononçait son cours devant une promotion d'aspirants SS revenant tout juste de Russie, où ils avaient commandé des détachements des *Einsatzgruppen* de la SIPO et du SD. L'un d'entre eux, Cuno Callsen, avait eu en responsabilité le massacre de 33 371 Juifs à Kiev, dans le ravin de Babi-Jar<sup>19</sup>. Avait-il eu l'impression de continuer la Grande Guerre ? Avait-il l'impression de saisir là l'opportunité de gagner de cette manière cette guerre sans fin qui avait éclaté en 1914 ? Derrière ces interrogations, un fait subsiste : la démobilisation culturelle n'a jamais eu lieu, chez ces étudiants allemands, et la mémoire de la Grande Guerre semble bien

---

<sup>17</sup> Sut tout ceci, *Lebenslauf* non daté Siegfried Engel, BABL, SSO Engel, ainsi que *Süddeutsche Zeitung* du 22/04/2001 pour les exécutions de civils.

<sup>18</sup> Cours N°15 : *Der Dreißigjährige Krieg, die Katastrophe der deutschen Geschichte.*, BABL, R — 58/844, folios 97 — 124, ici folios 123 — 124.

<sup>19</sup> Voir là-dessus Dieter Pohl, « Die Einsatzgruppe C », in Peter Klein (éd.), *Die Einsatzgruppen in der besetzten Sowjetunion 1941/42. Die Tätigkeits- und Lageberichte des Chefs der Sicherheitspolizei und des SD*, Berlin, Edition Hentrich, 1997, 434 p.

avoir constitué un cadre d'interprétation fondamental du système de croyances nazi.

*Christian Ingrao*  
*IHTP/Université d'Amiens*